



N° 56 – Avril 2007

Sommaire

LA VIE DE L'ASSOCIATION

Rendez-vous saléviens
Bibliothèque : changement de locaux
Echos saléviens
Conférences de La Salévienne
Saléviens de Paris
Bibliothèque salévienne

CARNET

Nouveaux membres
Nos joies, nos peines
A LIRE, VOIR, ENTENDRE
Nouvelles des sociétés amies
Publications savoyardes
Internet
Les peintures du Musée d'art et d'histoire
Expositions
Sortir

IL ETAIT UNE FOIS

Jules César à Genève
Un épisode oublié de la guerre 1870-1871
La paroisse de Cernex au XVIII^e siècle
Le chêne et les grognards de Napoléon

LA VIE DE L'ASSOCIATION

RENDEZ-VOUS SALÉVIENS

Vendredi 20 avril à 20 h 30 SALLE DES FETES D'ETREMBIERES (Pas-de-l'Echelle) :
Maisons rurales du canton de Genève
(contexte socio-économique, aspects architecturaux...) par Marta Hans-Möevi et Dominique Zumkeller Une conférence qui devrait nous permettre de mieux connaître notre propre patrimoine architectural.

VENDREDI 1^{ER} JUIN A 20 h 30, SALLE COMMUNALE DE BOSSEY : Jean-Jacques au presbytère ! par M. Rémy Hildebrand qui préside le Comité européen J.-J. Rousseau. Suivi d'une dédicace de son ouvrage « **Bossey, un souvenir enchanteur** », avec des inédits sur le pasteur Lambercier.

Juin 2007 : Dans le cadre du projet INTERREG auquel participe La Salévienne, exposition aux archives d'Etat de Genève sur : **Les terres de Saint-Victor et Chapitre dans la campagne genevoise.**

Nous organiserons une visite dès que nous aurons plus d'informations.

BIBLIOTHEQUE : CHANGEMENT DE LOCAUX

La Salévienne est obligée une nouvelle fois de changer de locaux. La municipalité de Présilly souhaite reprendre la salle de l'ancienne école du Petit-Châble pour la confier à une association qui en fera un centre aéré. La municipalité de Beaumont nous propose provisoirement une salle équivalente dans l'ancienne école de Beaumont.. Nous la remercions vivement. Le déménagement se fera le 31 mars. Pour accéder à la bibliothèque, vous devez prendre rendez-vous avec Arlette Cusin. Tél : 04 50 49 14 66

ÉCHOS SALÉVIENS

Tous les adhérents 2006 ont dû recevoir les Echos Saléviens n° 15. En cas d'oubli, ou si vous n'avez pas payé la cotisation 2006, contactez le secrétariat.

CONFÉRENCES DE LA SALÉVIENNE

Et Genève devint suisse...

Samedi 20 janvier 2007, dans la salle communale de Bossey, l'historienne Irène Herrmann présentait une conférence intitulée « Et Genève devint suisse... Genève entre république et canton, les vicissitudes d'une intégration nationale (1814-1846) ». En préambule, cette enseignante à l'université de Fribourg a rappelé qu'il n'était pas évident pour Genève, cette Rome protestante si fière d'elle-même, de rejoindre la « petite » Suisse. Mais en 1813, à la suite de la défaite des troupes de Napoléon Bonaparte à Leipzig, les armées autrichiennes, prussiennes et russes poursuivent les grognards qui se replient vers l'hexagone et reprennent au passage Genève. Décidés à empêcher toute nouvelle tentative d'expansion de l'Empereur, ils constatent que la République de Genève peut être le point faible de la ceinture de pays qui

entourent la France. C'est pour cette raison qu'en 1814, la ville du bout du lac se voit forcée de rejoindre la Suisse, intégrant au passage les Communes Réunies, ces territoires catholiques cédés par le duché de Savoie et la France pour doter Genève d'un territoire cohérent et limitrophe du canton de Vaud. Cet « agrandissement » de Genève se fera avec un minimum de communes savoyardes, car les dirigeants de la ville du bout du lac n'ont qu'une peur : que les Catholiques deviennent majoritaires dans la cité. Dans les années qui suivent, « l'helvétisation » de Genève se fera par l'intermédiaire de festivités et par la création de sociétés (couture, chant, lecture, etc.) permettant de rapprocher les populations suisse et genevoise. En ces circonstances, les élites protestantes se montreront fort habiles et feront que Genève s'affirme alors plus suisse que la Suisse, incitant même la Confédération helvétique à suivre son exemple. Mais au fil des décennies la situation évoluera et des cantons comme Zürich ou Berne deviennent plus progressistes que Genève. En 1840, c'est le Sonderbund, cette guerre civile larvée qui oppose les cantons catholiques et conservateurs et les cantons protestants et progressistes. Ces derniers l'emportent grâce à une action militaire conduite avec efficacité par le général Dufour. Un régime fédéraliste et progressiste est alors installé dans le pays au grand dam des gouvernements conservateurs au pouvoir en France, en Autriche et en Prusse. Effrayées par la tournure de la situation, les élites genevoises songent alors à quitter la Confédération, mais c'est cette fois le peuple qui s'y oppose, aidé par les Radicaux qui déclenchent une révolution faisant à nouveau de Genève le « phare » d'une Suisse à la recherche de son unité. Près de 200 ans après les faits, Genève reste cependant un canton un peu « à part » dans la Confédération helvétique. Es-ce dû à son statut particulier de terre d'accueil des grandes organisations internationales, mais lorsque Genève discute avec la Berne fédérale, les observateurs ont parfois l'impression que ces échanges se font de « nation » à « nation » !

Dominique Ernst

Louise de Savoie (1476-1531)

Plus de 100 personnes se sont retrouvées à Saint-Julien le 12 février pour écouter et déguster la conférence d'André Palluel-Guillard, éminent historien et Salévien. Il nous a très aimablement envoyé son compte-rendu.

Curieuse femme que Louise, dénoncée par certains (les Français n'ont jamais aimé les princesses « étrangères » trop puissantes) comme une mère dominatrice, obsédée de pouvoirs et de richesses mais aussi vantée par certains (ainsi Paule Henri-Bordeaux) comme une femme cultivée et intelligente qui a su gérer une vie difficile avec talent, non seulement pour elle, mais aussi pour la France.

Orpheline de mère à 7 ans, négligée par un père qui avait bien d'autres soucis, Louise est éloignée de Savoie (qu'elle ne reverra jamais) et confiée à ses oncle et tante Pierre et Anne de Bourbon-Beaujeu. Elle est mariée à 12 ans avec Charles d'Angoulême, lointain cousin qu'elle ne connaît pas, qui a 17 ans de plus qu'elle et qui ne va pas cesser de la tromper ouvertement avant de la laisser veuve à 20 ans. Une catastrophe n'arrivant jamais seule, Louise perd au même moment son époux et son père (devenu enfin duc de Savoie mais disparaissant après une seule année de règne).

Louise va alors consacrer sa vie à la "promotion" et à la défense de ses deux enfants, Marguerite (1492-1549) et François (1494-1547). Elle refuse tout remariage, s'impose au roi Louis XII (né en 1462 et roi en 1493) comme seule tutrice de ses enfants et se heurte à la reine Anne de Bretagne (née en 1477), veuve du roi Charles VIII, surtout à propos d'un éventuel mariage de François avec Claude, la fille du couple royal. Par ambition dynastique, Anne voulait marier Claude avec Charles de Habsbourg alors que le roi Louis, voulant seulement assurer sa succession, souhaitait que sa fille épouse François, son héritier légitime. Louise semble avoir gagné en 1514-1515 quand, suite à la mort de la reine Anne, Claude épouse enfin François d'Angoulême devenu bientôt - ou enfin - roi. Le jeune souverain adore sa mère et lui fait entièrement confiance pour gouverner afin de mieux se livrer aux plaisirs de l'amour, de la chasse et même de la guerre. Il la fait

entrer au conseil du royaume avec ses [amis (ou) partenaires] et collaborateurs qui vont dorénavant diriger la France pendant une quinzaine d'années et ceci d'autant plus facilement que le roi quitte bientôt la France pour une nouvelle et prestigieuse campagne d'Italie (la victoire de Marignan permet la conquête de Milan et de la Lombardie).

Forte de son pouvoir et de son prestige, Louise va vainement essayer, en 1519, de mettre François sur le trône du Saint-Empire qui échoit finalement à Charles de Habsbourg. Réduite à la seule France, elle ne va pas cesser alors d'accaparer les titres, les richesses et les domaines (ainsi celui de Romorantin dont elle fait sa résidence favorite et que François I^{er} confia au génie de Léonard de Vinci qui hélas mourut trop tôt). Dans les années vingt, deux affaires qui firent grand bruit à l'époque, témoignent de cette ambition. Il y eut d'abord le procès de Jacques de Semblancay, grand financier, maître de fait des finances du royaume, accusé d'avoir détourné le financement de l'armée d'Italie et ainsi contribué à la perte du Milanais (mais qui avait pu aussi « travailler » pour sa « patronne » Louise). L'émotion était à peine calmée que l'on apprit la rupture entre cette dernière et son cousin le connétable Charles de Bourbon à propos de l'héritage des Bourbon-Beaujeu (Charles était comme Louise un neveu du couple mais aussi leur gendre). Louise s'impose encore, provoquant la colère du connétable et bientôt sa trahison. Il quitte la France et va mourir en 1527 au siège de Rome.

En 1525, la défaite de Pavie et l'emprisonnement de François à Madrid laissent Louise maîtresse de fait du royaume, charge dont elle va s'acquitter avec compétence et succès. C'est alors que, pour sortir le royaume de son isolement, elle amène Henri VIII d'Angleterre à se déclarer enfin comme allié de la France mais c'est aussi elle qui va négocier une entente avec le Grand Turc. Cependant, n'ayant jamais été favorable aux guerres, c'est à ce moment décisif qu'elle négocie enfin avec son ex-belle-sœur Marguerite d'Autriche (1480-1530) qui, veuve du duc Philibert le Beau, est devenue régente des Pays-Bas pour son neveu Charles Quint, d'où une

première paix dite « des dames » signée à Madrid en 1526 et renforcée par un nouveau et solennel traité signé entre les deux femmes à Cambrai en 1529 (rapprochement concrétisé par le remariage de François devenu veuf avec Eléonore, la sœur de Charles-Quint dont Marguerite avait la charge). Epuisée, fatiguée (d'autant qu'elle défend aussi sa fille Marguerite, future reine de Navarre) elle meurt en 1531 laissant François obligé dorénavant de gouverner par lui-même. Il va s'empresse de reprendre la guerre, ce qui lui permettra d'ailleurs de conquérir la Savoie et le Piémont dont il conteste la propriété à son (demi) oncle, le duc Charles III (d'autant que ce dernier avait choisi l'alliance Habsbourg étant beau-frère de l'empereur Charles).

Louise a pleinement joué la carte française, s'opposant ouvertement en effet à son demi-frère Charles III en lui contestant ses droits dynastiques et en lui enlevant l'influence qu'il avait sur ses deux frères, Philippe (auquel elle fit donner le duché de Nemours créant ainsi la maison toute francophile des Savoie-Nemours qui allait durer un siècle et demi) et René (dont elle lia la fille à Anne de Montmorency, le grand ami de François I^{er}). La personnalité et le rôle de Louise ne sont cependant pas exceptionnels. Elle appartient à cette série de femmes de cette époque, passionnées d'art, de littérature mais aussi de pouvoir qui, depuis Yolande (l'énergique sœur de Louis XI, qui se trouvait donc être la tante de Louise) en passant par Marguerite d'Autriche, Marie de Hongrie, Anne de Bretagne, Anne de Beaujeu, ont marqué la fin du XV^e et tout le XVI^e siècle jusqu'à la grande Elisabeth d'Angleterre. Elle n'a pu faire passer tout l'héritage bourguignon dans la puissance française, ni de ce fait régler l'antagonisme entre les Capétiens et les Habsbourg, néanmoins, au-delà de la psychologie et de la morale individuelle, elle a été, en son genre, un grand serviteur de l'Etat français.

André Palluel-Guillard
Professeur émérite Université de Savoie

Les pionniers de l'aviation de montagne

Le vendredi 2 mars 2007 dans la salle communale de Chênex, devant un public où l'on comptait de nombreux "fans" d'aviation, Jean-Pierre Lombard a redonné sa conférence dont les Saléviens de Paris avaient eu la primeur. Son compte-rendu figure dans le précédent Bénon (n° 55).

La conférence s'est conclue avec une intervention de Gérard Lepère, membre éminent de La Salévienne et ingénieur chez Thales, qui a brièvement présenté à ce public de passionnés un système de sécurité destiné à éviter les collisions avec le relief qui doit équiper tous les avions de ligne et dont il fut l'un des concepteurs en 1992.

SALÉVIENS DE PARIS

Lors de la prochaine réunion des Saléviens de Paris, le thème choisi par Philippe Duret pour sa conférence est « Souvenirs d'un petit ramoneur en 1909 ». Le lieu et la date seront communiqués par courrier.

BIBLIOTHÈQUE SALÉVIENNE

Dons

Don de M. Gustavo Mola di Nomaglio :

Interviste nel passato ; catalogo Bolaffi della Nobiltà Piemontese. Le catalogue le plus à jour de toutes les maisons noble du Piémont à la fin du XX^e. 1993, 304 p.

La Bandiera di Savoia sul Mare. Extrait de « Studi Piemontesi », novembre 2001, vol XXX, fascicule 2. 18 p.

Feudi e Nobiltà negli stati di Savoia materiali, spunti, spigolature bibliografiche per una storia, con la cronologia feudale delle valli di Lanzo par Gustavo Mola di Nomaglio. Lanzo torinese. 2006.

Di sparta gli spiriti bellicosi, di Atene la civiltà: i fondamenti del primato piemontese in Italia, Appunti con un percorso bibliografico. 1996. 106 p. par Gustavo Mola di Nomaglio.

Il primato piémontese del Medioevo al Risorgimento. 1996. 63 p.

<•>

Don de Hyacinthe Vulliez :

L'enseignement dans les pays de Savoie. Cahier de civilisation alpine. n° 6. 1987. 165 p.

Histoire du collège Sainte-Marie de la Roche sur Foron. Claude Chatelain. 2003. 150 p.

Trente ans au service d'une école d'agriculture. Ecole d'agriculture Annecy-le-Vieux – Poisy – Chavanod (1953-1983) par François Stellio. 1998. 209 p.

Dictionnaire encyclopédique d'histoire par Miche Mourre, en 8 tomes.

Les finances du comté de Genève au XIV^e siècle par Julien Coppier. Mémoire de DEA. 2001. Tapuscrit de 211 p.

Les chartes de franchises des comtes de Genève (1273-1396) par Julien Coppier. 2000. Mémoire de maîtrise. Tapuscrit de 274 p. On y trouve le texte latin des franchises de Chaumont, Cruseilles, La Roche, Chatel-en-Semine...

Paul Touvier et l'Eglise sous la direction de René Rémond. Fayard 1992. 417 p.

Merci aux généreux donateurs.

Echanges

Histoire du tourisme en pays vaudois. Revue historique Vaudoise T. 114. 2006. 400 p.

Les visites pastorales du diocèse de Genève par l'évêque Jean de Bertrand (1411-1414) par Louis Binz, un glossaire très précieux de Martine Piguët et un index de Sandra Coran Mekker. 724 p. + une carte hors texte.

CARNET

NOUVEAUX MEMBRES

Francine BELLINI
11 rue du Salève
74160 SAINT-JULIEN

Marie-Germaine BOUCHET
626 route de chez Bouchet
74350 VILLY-LE-BOUVERET

Christine FAUCOGNEY
119 rte des Greffions
74930 ESERY

Louis GERDIL
108 rue de la Mairie
74380 CRANVES-SALES

NOS JOIES, NOS PEINES

Naissance à Paris le 30 janvier 2007 de Gabriel chez Cécile et Gilles Fort, cinquième petit-enfant de Christine Bretton, adhérente. Nos félicitations aux parents et nos meilleurs vœux au nouveau-né.

A LIRE, VOIR, ENTENDRE

NOUVELLES DES SOCIÉTÉS AMIES

Ké VIVA CHAUMONT, Association de sauvegarde du patrimoine historique et naturel tiendra son Assemblée générale le vendredi 25 mai 2007 à 20 h au chef-lieu, salle de l'Espérance. Elle sera suivie à 20 h 30 d'une conférence par Matthieu de la Corbière, chargé de recherche à l'Inventaire des monuments d'art et d'histoire du canton de Genève: **La fauconnerie au Moyen Age en Genevois.**

PUBLICATIONS SAVOYARDES

Poésies d'Ombre pâle par Rémi Mogenet.
« *Le mystère même n'a d'attrait, en poésie, que s'il livre les contours, les proportions de l'objet qui le suscite...* ». Editions Le Tour, 74340 Samoëns (04 50 34 45 45). 11 € + 2 € de port.

INTERNET

Michel Mégard nous fait part de l'évolution de son site internet avec notamment un article : « Généalogie et histoire (Pauvreté et paillardise à Genève au XVIII^e) » et bien d'autres choses.

Rendez-vous sur :
www.megard.ch/michel

LES PEINTURES DU MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE DE GENÈVE

Ce musée vaut le détour. Certes, il faut monter l'escalier sous les peintures agressives et nationalistes de F. Hodler (lansquenets en armes, l'air revêché). Mais bien vite, au deuxième étage, nous sommes récompensés. Charles Rollier célèbre en vert-rouge-bleu les rotundités féminines tandis que le buste d'Annette par Giacometti nous souhaite la bienvenue (on dirait que la sculpture va s'animer).

Voici la plus belle des salles, la 413. Deux Renoir, l'un avec des pivoines rouges tandis que l'autre montre une femme en bleu. Et puis Claude Monet et ses belles pivoines. En face Cézanne joue sur des teintes ocre et jaune pour montrer le Jas de Bouffan. Avec son *Paysage d'été* Sisley fait bruisser des feuillages. Entendez-vous ces arbustes qui murmurent ? Cette salle célèbre aussi la modernité et le génie créateur de l'être humain avec les usines de Rouen (Pissaro) et l'écluse de Moret-sur-Loing.

Dans la salle 412 les lacs bleus et les montagnes brunes de Francis Hodler sont d'une superbe beauté congelée, comme une planète inhabitée. *Brrr...* Heureusement, une femme verte et nue se

délasse sur un des murs. Bonjour mademoiselle, puis-je m'asseoir ?

Dans la 410, un Corot avec une église lumineuse sur une ville bleue. Barthélémy Menn peint les roches de Volterra. Belles couleurs.

Sautons vite quelques salles où d'immenses tableaux mystiques célèbrent une Nature déshumanisée et grandiloquente.

Arrêtons-nous plutôt dans la salle 405. Une divinité baise le bras d'une jeune nymphe. Plus loin, Vénus, Bacchus et les Trois Grâces : fête, vin, rires et insouciance.

Vive la peinture ! Vive l'art !

Philippe Duret

EXPOSITIONS

Annecy

Autour de l'Europe et de Louis Armand.

A l'occasion du cinquantenaire de la signature des traités de Rome (Communauté économique européenne et Communauté européenne de l'énergie atomique ou Euratom), les Archives départementales de Haute-Savoie célèbrent cette étape importante de la construction européenne au travers de la carrière de Louis Armand, né à Cruseilles en 1905, qui fut notamment, en 1955, président de la sous-commission préparant le traité Euratom. Jusqu'au 30 septembre, du lundi au vendredi de 9 h à 17 h. Entrée libre.

Trois conférences seront organisées par les archives départementales dans leur auditorium du 37 bis avenue de la Plaine à Annecy :

- Jeudi 12 avril : « L'actualité des idées de Louis Armand, un exemple, le développement » durable par Michel Drancourt, économiste qui a écrit des ouvrages avec Louis Armand ;
- Jeudi 19 avril : « Le chemin de fer en France, des années 1930 aux années 1970 » par François Caron, professeur d'histoire économique et des techniques à l'université de Paris IV-Sorbonne ;

- Vendredi 27 avril : « Louis Armand, d'une bataille du rail à l'autre » par Georges Ribelli, chercheur à l'école nationale des Ponts et chaussées.

Réservation obligatoire au 04 50 66 84 20

Genève

Gaza à la croisée des civilisations. Dès la plus haute antiquité, la région constitue un enjeu majeur. Cuivre, bitume, huile d'olive et vin et l'abondance de ses ressources en eau en font un lieu stratégique. Occupée successivement par les Egyptiens, les Hyksôs, de nouveau les Egyptiens, les Assyriens, les Grecs, les Romains, la bande de Gaza connaîtra son apogée sous l'Empire byzantin. Puis, disputée par les croisés et les armées musulmanes, Gaza se fondra progressivement dans l'Empire ottoman tout en demeurant une étape centrale pour la route du Pèlerinage. A travers les millénaires, c'est un carrefour des civilisations entre l'Arabie, l'Egypte, le Levant, la Syrie et le monde grec, qui imprègnera fortement cette région de son influence artistique.

C'est donc une exposition hors du commun, par son ampleur comme par la nature du mobilier présenté que le **Musée d'Art et d'Histoire** proposera du 27 avril au 7 octobre 2007.

De son côté, le **Musée Rath** présentera **Zizi Jeanmaire – Roland Petit. Un patrimoine pour la danse** jusqu'au 12 août 2007.

Martigny

Picasso et le cirque. Les liens que Picasso a entretenus avec le monde du cirque ont été très fréquents tout au long de sa carrière. Cirques ambulants de Barcelone ou de Paris, puis le cirque Médrano qui, en 1905, se révèle un point de référence dans son œuvre où surgissent acrobates et équilibristes. Les saltimbanques et les arlequins se retrouvent dans sa période cubiste puis dans les années 1920 et 1930. C'est ce thème du monde du chapiteau que retrace cette exposition avec des œuvres célèbres telles *La famille des saltimbanques* ou *Arlequin avec un violon*.

Fondation Pierre Giannada jusqu'au 17 juin 2007, tous les jours de 10 h à 18 h.

SORTIR

Concert à Pomier

Dimanche 13 mai 2007 à 17 heures

HARPE ET QUATUOR Á CORDES

Avec le quatuor à cordes **KODALY**



Les concerts ont lieu dans les caves médiévales et sont suivis d'un cocktail dans les salles capitulaires.

20 € / 30 CHF - demi-tarif moins de 18 ans

IL ÉTAIT UNE FOIS

FIGURES "GENEVOISES"

Quoique son nom ne soit pas attaché à une des rues que parcourent chaque jour des frontaliers, nous poursuivons l'étude faite par un de nos adhérents, anglais, sur un certain nombre de personnalités célèbres avec :

Jules César à Genève

Jules César vint à Genève en 58 av. JC lorsque, âgé de quarante-deux ans, il devint gouverneur des provinces romaines situées des deux côtés des Alpes, les Gaules cisalpine et transalpine. Depuis – 125, la frontière nord de l'Empire romain était bornée par les Alpes et la rive gauche du Rhône et il existait à Genève un pont au nord duquel s'étendait le monde « non civilisé ».

Ayant brillamment manœuvré, les dix années précédentes, pour se hisser au sommet de la politique romaine, César s'appretait à mettre en marche une série d'événements qui allait marquer l'histoire des cinq siècles à venir. Au moment où il quitta son poste de gouverneur en –49, la Gaule était devenue une province romaine recouvrant toute la surface de la France actuelle et s'étendant jusqu'à la rive gauche

du Rhin et à la mer du Nord. César avait également entrepris deux incursions punitives en Grande-Bretagne et une autre en Allemagne.

Mais lorsqu'il arriva à Genève, il avait pour ambition de se faire un nom en conduisant avec succès une campagne militaire. Ce qui devait assurer sa popularité auprès des votants de Rome et garantir son avenir politique. Par chance, une occasion en or se présenta immédiatement à lui ; en fait avant même qu'il ne fût prêt.

La tribu qui vivait sur le territoire qui constitue aujourd'hui le centre de la Suisse, les Helvètes, avait juré de se rendre dans le sud-ouest de la France actuelle et de s'installer, par la force s'il le fallait, sur les terres plus fertiles qu'ils pensaient mériter. Durant les années précédant leur voyage projeté, ils avaient accumulé assez de grains pour se nourrir pendant leur déplacement, et le 28 mars de l'année -58, ils se mirent en route après avoir rempli leurs wagons et brûlé fermes, villes et villages. Ils étaient 368 000.

César avait deux bonnes raisons de s'opposer à eux. D'abord, ils allaient selon lui tout dévaster sur leur passage, y compris les villes et les terres de peuplades fidèles à Rome. S'il en arrêtaient la migration, toutes les tribus établies entre Genève et l'océan Atlantique lui seraient du coup redevables, à commencer par celles dont les terres allaient être prises de force à l'arrivée des Helvètes. Deuxième raison : ils avaient l'intention de s'installer dans la région de Toulouse. Or la possibilité de voir une tribu hostile s'établir au bord de la Province romaine dans une contrée dépourvue de frontière naturelle n'était pas sympathique. En outre, cette tribu avait annihilé, cinquante ans plus tôt, toute une légion romaine. L'occasion était trop belle de se venger d'une tribu ennemie de Rome. Cela aussi ne pouvait que plaire aux votants.

Arrivés à Genève, les Helvètes envoyèrent leurs émissaires demander la permission de traverser pacifiquement le pont de la ville et de traverser ensuite la Province romaine jusqu'à la vallée du Rhône. César refusa leur demande, fit détruire le pont, et entreprit de creuser des tranchées et d'élever des remparts depuis

Genève jusqu'au pied du Jura à environ vingt kilomètres de là. Après quelque retard, les Helvètes décidèrent de contourner le Jura par le nord.

César décida qu'il était de son devoir de les arrêter et entreprit de rassembler ses forces. La colonne des Helvètes atteignit enfin la Soane — ce qui allait sonner leur défaite. Ils mirent vingt jours à construire un pont de bateaux, et pour leur permettre, ainsi qu'à leurs wagons, à leurs chevaux et à leur bétail, de traverser la rivière. Cela donna le temps d'arriver aux renforts de César qui se mit à les harasser. Il attendit que les trois quarts des Helvètes aient traversé l'eau pour fondre sur le quart d'entre eux encore présent sur la rive orientale et entreprendre de les disperser. Ses soldats ne mirent ensuite qu'une journée à jeter un pont sur la rivière. Ces deux événements suscitérent de grandes alarmes dans la tribu émigrée : elle fut prise de panique. Une série d'escarmouches eut lieu au cours des deux semaines suivantes suivie d'une bataille à grande échelle où les guerriers helvètes perdirent leur équipement et furent contraints de se rendre.

César ordonna aux survivants de retourner dans leur pays et prit des dispositions pour qu'ils fussent nourris. Un groupe de migrants, cependant, reçut d'une tribu locale un bout de terrain et la permission de s'y établir. César ordonna un recensement ; seulement 110 000 migrants finirent par regagner leur terre d'origine. Il tenait beaucoup à ce retour : malgré leur peu d'amitié pour Rome, les Helvètes étaient en effet préférables à quelques-unes des tribus qui pouvaient se dépêcher de remplir le vide qu'ils avaient laissé.

Nous connaissons ces événements seulement par les Mémoires de César. Il est clair qu'il a trafiqué l'information à son avantage — minimisant les revers et magnifiant les triomphes —, autant dire aux fins de sa propagande. Il n'empêche : voilà plus de 2000 ans que sa relation passionnante des événements, son compte rendu de toute première main, fascine les lecteurs. César demeure l'un des personnages les plus passionnants de l'histoire. Ses réalisations, comme politique, administrateur ou général, confinent au génie : Mais les arts mineurs du banditisme — l'intimidation, la prise d'otage et la

corruption — ne lui étaient pas non plus étrangers. Son énergie, aussi bien intellectuelle que physique, était véritablement stupéfiante. Même estimées à l'aune des mœurs romaines, ses frasques sexuelles sortaient de l'ordinaire.

Cependant, quand les troupes de César gagnaient des batailles, ce n'étaient pas seulement grâce à son audace stratégique, c'étaient aussi à cause de l'extrême brutalité de ses soldats. On massacrait sans aucune distinction hommes, femmes, enfants. Et, en effet, la populace romaine goûtait fort ces détails sanglants. Il n'y avait pas à l'époque de tribunaux pour juger les crimes de guerre, encore que la conscience de certains sénateurs romains fût si troublée par les actions de César qu'ils menacèrent de le faire juger. Les événements de Gaule sont décrits de bonne foi par César dans ses Mémoires au style élégant, précis et concis, et peuvent paraître choquants à nos consciences modernes.

Vercingétorix

En 52 av. JC, César, gouverneur de la Gaule transalpine, était déjà impliqué dans une série de campagnes militaires et d'alliances. On ne pouvait plus douter qu'il finirait par imposer la loi romaine sur toute la Gaule. À la fin de l'hiver éclata, cette année-là, un soulèvement général des Gaulois conduit par Vercingétorix, un général habile. Il proposa que, plutôt que de combattre les Romains en batailles rangées, les Gaulois entreprennent de les couper de leur ravitaillement et de les contraindre de rejoindre leurs bases. Ce devait être là, principalement, la tâche de leurs cavaliers, au nombre de 15 000. Les Gaulois mirent alors le feu aux villes et aux villages où les Romains pouvaient se nourrir et s'abriter. À la fin du printemps, César tenta d'encercler Vercingétorix dans la ville de Gergovia (de nos jours Clermont-Ferrand), mais l'armée romaine fut repoussée. La révolte grandit. Un peu plus tard, en août, Vercingétorix tenta d'annihiler l'armée de César en la coupant de Genève. Après une série d'escarmouches eut lieu un combat féroce de cavalerie, et dans un de ces revers de situation pour lesquels César était célèbre, la cavalerie romaine triompha ! Vercingétorix se retira avec ses

80 000 hommes d'infanterie dans la ville d'Alésia, que César se dépêcha d'assiéger en dressant des remparts au-dedans et au-dehors. 250 000 Gaulois vinrent lever le siège, mais les soldats romains, bien qu'à dix contre un, les repoussèrent et l'armée de Vercingétorix, affamée, dut se soumettre. Aujourd'hui, personne ne peut dire au juste où se situe Alésia.

LA PAROISSE DE CERNEX AU XVIII^e SIÈCLE

Dans un précédent numéro du Bénon, j'avais dressé un tableau rapide de la paroisse d'Andilly au XVIII^e siècle afin de présenter le cadre de vie du fameux curé Pignarre. Tournons-nous aujourd'hui vers la paroisse voisine de Cernex pour une étude similaire.

Au XVIII^e siècle, Cernex apparaît comme la paroisse la plus peuplée de la région de Cruseilles, après le bourg lui-même. En 1773, on dénombrait quelques quatre cent cinquante habitants pour environ quatre-vingt-dix familles. Au cours du siècle, cette population a connu une hausse régulière. On arrivait ainsi à six cent quarante habitants pour cent quinze feux en 1806.

Quelques sondages dans les très complets et très anciens registres paroissiaux du lieu permettent divers constats sur la démographie. On comptait seize naissances par an en moyenne. La méthode du quotient baptêmes/mariages indique que les couples de Cernex avaient une descendance moyenne de quatre à cinq enfants au milieu du siècle. Le maximum des naissances concernait les mois de janvier à avril, ce qui correspondait à des conceptions printanières et estivales. Les accouchements étaient pratiqués par des mères sages, des matrones qui détenaient une certaine expérience et qui affichaient une bonne moralité, d'ailleurs contrôlée par l'Eglise. Parfois, en cas d'urgence, ces femmes devaient se substituer au curé. Ainsi en janvier 1762, Claudine Bussat dut baptiser rapidement les filles jumelles de Baptiste Collomb, « à cause du danger ». Il faut noter que le baptême devait être rapide car en cas de décès, le nouveau-né était censé errer

dans les limbes. Voyez le cas dramatique du garçon de Maurice Grillon qui rendit ses derniers soupirs à la porte de l'église en mai 1731. Les mères sages avaient également le devoir d'extorquer le nom du père dans les cas de naissance illégitime. En juin 1760 par exemple, la Jeanne Philippe déclara dans la douleur à Claudine Lacroix, mère sage de Cernex, que sa fille était du fait de noble Joseph Delonay de Compesières. Pour le nouveau-né, le choix des parrain et marraine était très important. Ces derniers transmettaient leur prénom à l'enfant et par ce biais leurs qualités. Ils pouvaient aussi constituer des appuis pour l'avenir du nouveau-né. Ainsi, au cours des années 1730, les Berrier seigneurs de La Motte furent choisis à maintes reprises. Gaspard de Berrier devint le parrain de Gaspard Breton, de Gaspard fils du sieur Thouvier, de Gaspard fils de Nicolas Dupâquier fermier du comte de Cernex... Quant à Christin de Berrier, il devint parrain pour légitimer la naissance délictueuse de Jeanne Claude fille illégitime de noble Gaspard de Berrier, officier au Régiment de Chablais, et de Claudine Magnin. Nos seigneurs de La Motte choisissaient également leurs parrains et marraines dans la noblesse locale : en 1731, Joseph fils de Christin de Berrier eut ainsi pour parrain noble Joseph Durouvenoz de Copponex (mais aussi possessionné à Cernex). Les prénoms les plus courus dans la première moitié du XVIII^e siècle étaient Pierre, François et Claude pour les garçons, Marie, Françoise et Louise pour les filles, ce qui correspondait notamment au culte rendu à saint Pierre, patron du diocèse, et à saint François de Sales, très vénéré dans la région depuis la fin du XVII^e siècle.

On comptait en moyenne quatre mariages par an, surtout en janvier et février, en dehors des grands travaux agricoles et des grandes fêtes religieuses. On remarque une forte endogamie, ce qui obligeait souvent à demander des dispenses pour consanguinité aux autorités ecclésiastiques, comme Pierre et Marie Excoffier en 1735, cousins au quatrième degré. Quand le conjoint était choisi en dehors de la paroisse, c'était dans les localités des environs : Cercier, Contamine, Copponex, Présilly, Minzier, Viry, etc. Le mariage impliquait contrat et dot. Les

exemples foisonnent dans les registres du tabellion. Comme dans le reste de la région de Cruseilles, les dots avaient comme point commun d'être particulièrement modestes. L'épouse apportait également quelques objets et une tête de bétail, une vache pour les plus aisés, une chèvre ou une brebis pour les autres. Voyez honnête Claudine fille d'honnête Antoine Bretton qui apportait à son futur mari honnête Pierre François fils de feu Noël Phillippe, maître maréchal de Cernex en 1699, une dot modeste de 350 florins payables en trois fois, et un trossel composé de dix linceuls de toile commune, un alentour de lit à frange avec son couvert, une vache, une brebis, deux coupes de froment, une couette et des coussins, une couverture de lit, six aulnes de mantil façon de triège, quatre serviettes, un coffre en noyer fermant à clé et contenant ses hardes et habits quotidiens. Certaines, comme Françoise Saxod en 1705, apportaient aussi des gages durement gagnés comme domestique (elle donnait également un tour à filer, une chèvre et autres chemisettes...).

Les registres paroissiaux donnent en moyenne cinq à six décès par an, mais certaines années sont marquées par des pics de mortalité parfois impressionnants dus aux conséquences des mauvaises récoltes, aux épidémies et autres misères des temps. En 1706 par exemple, la mortalité monta en flèche dans la paroisse avec quarante décès, concentrés essentiellement en août et septembre, et touchant prioritairement les jeunes, nouveaux nés, enfants et adolescents. L'explication tient ici certainement à une accumulation de phénomènes : occupation de la Savoie par les troupes françaises depuis plusieurs années, misère chronique attestée par de nombreux témoignages, grande sécheresse au cours de l'été 1706, qui avait brûlé toutes les campagnes. Tout ceci avait fragilisé les organismes des jeunes, sensibles aux troubles digestifs de l'été. Ces pics de mortalité deviennent toutefois plus rares au cours du siècle en particulier grâce à l'éradication de la peste dans nos contrées au XVII^e siècle : la dernière épidémie en 1629-1630 avait fait monter le nombre des décès à une trentaine par an à Cernex. Au cours de l'année, la mortalité était également plus ou moins marquée selon les mois et les

saisons, ainsi les mois de janvier, avril-mai et octobre-novembre étaient-ils particulièrement mortifères, surtout pour les vieillards et les jeunes enfants. Durant la première moitié du XVIII^e siècle, l'âge moyen au décès s'élevait à environ 40 ans, du fait surtout d'une forte mortalité infantile. Les causes habituelles des décès sont rarement évoquées dans les registres, le curé signalait surtout les morts subites ou les accidents qui avaient empêché tout sacrement. Dans les nombreux testaments, on se contentait également de signaler des « maladies corporelles ». Les connaissances médicales rudimentaires du temps, la quasi-absence et l'incompétence du personnel médical empêchaient souvent tout diagnostic précis et tout espoir de guérison. Un exemple flagrant concerne les accouchements difficiles et leur suite : ainsi en 1719, Marguerite fille du sieur André Violet, fermier du comte de Cernex, décédait à 8 jours. Sept jours plus tard, la mère de la petite, Gabrielle Fleuret âgée de 22 ans trépassait à son tour. Les curés, dans les registres paroissiaux, signalèrent également des attaques de loups dans les années 1748-1749-1750 : « le loup a pris plusieurs enfants dans les paroisses voisines dans le Vuache, dans la Semine et dans cette paroisse celui de Jean-Charles Ravier et de Henriette Millet du village de Cernex, deux (enfants) à Martin Excoffier et Gorgaz Saxod de Crotenges, un à Martin Cugnet et Marie Bouvier de La Motte. Il gâta encore le visage à Antoine Armand et à la Marie Excoffier qui en sont guéris ».

Pour nos ancêtres, même les plus modestes, la mort se préparait en général par la rédaction d'un testament. On cherchait d'abord à assurer son salut par un rituel récurrent évoqué par exemple dans le testament de Claude fils de feu Noël Philippe en 1785 : « comme bon chrétien, il a fait le signe de la Sainte Croix sur son corps en disant au nom du père et du fils et du Saint Esprit, a recommandé son âme à Dieu et à toute la cour céleste (...) ». Certains, les plus aisés, pouvaient effectuer des legs pieux, comme noble Jean-Baptiste de Bertrier seigneur de la Motte qui léguait 4 livres par an aux pauvres de la paroisse dans son testament de 1742. Il fallait ensuite prévoir le déroulement des funérailles. Le lieu de sépulture, c'était naturellement le cimetière

paroissial, mais les notables de Cernex avaient le privilège de se faire inhumer dans des tombeaux familiaux au sein de l'église et donc plus près de Dieu. Ainsi, les seigneurs de La Motte avaient leur tombeau dans la chapelle Notre-Dame dans l'église, dans lequel ils accueillaient d'ailleurs les défunts d'autres familles influentes comme les châtelains ou fermiers des comtes de Cernex. Une bourgeoise de Chambéry, la veuve Ricotin, propriétaire à Cernex, se fit inhumer dans la chapelle du Saint-Esprit. Le testament prévoyait aussi les messes d'anniversaire et l'organisation de la sépulture, la présence de luminaires, etc. L'appartenance à une confrérie apportait un certain relief aux cérémonies. Mais le testament réglait aussi les affaires temporelles. Le testateur nommait d'abord ses héritiers particuliers, filles à doter, cadets, oncles, tantes, frères et autres personnes à remercier, comme Philliberte Dunant à qui noble Jean-Baptiste de Bertrier léguait 4 livres pour l'avoir soigné pendant sa maladie. C'est le moment également où le mari se préoccupait de la veuve qu'il allait laisser. En 1699 par exemple, François Durand donnait à sa femme l'administration et gouvernement de ses biens et de ses héritiers. Dans le cas d'une mésentente avec les héritiers, il lui léguait une pension annuelle (froment, orge, fèves), une vache, un lit garni, le chauffage, « l'herbage » (les légumes) au jardin, de la toile et tous les deux ans une paire de souliers et des bas de chausse. Ses deux autres héritiers particuliers étaient ses filles à qui il assurait une dot et un trossel. Comme héritiers universels, il nommait ses trois fils, Jean-Claude, Benoît et Aymé.

Dominique Bouverat

UN ÉPISODE OUBLIÉ DE LA GUERRE 1870-1871

Le sauvetage du ballon Colonel Charras par les mobiles de la Haute- Savoie

Début août 1870, le général de Rolland, commandant la 22^e Division militaire à Chambéry, forme dans les deux départements de la Savoie une Garde

nationale mobile. Celle de Haute-Savoie comprend trois bataillons, le premier composé de gardes provenant de l'arrondissement d'Annecy, le second de gardes de l'arrondissement de Bonneville et des cantons d'Abondance et de Boège, le troisième se recrutant dans les arrondissements de Thonon et Saint-Julien.

Ce 3^e bataillon de la Garde nationale mobile de Haute-Savoie est commandé, avec le titre de chef de bataillon, par un capitaine de l'armée d'active, ancien officier de la Brigade Savoie, Claude Marie Bastian, fils de Claude François Bastian, maire de Frangy, et futur maire lui-même de Chêne en Semine. Quelques officiers du bataillon sont natifs du Genevois. C'est le cas des capitaines Joseph Ernest Albert - né à Saint-Julien, greffier de la Justice de Paix et capitaine des Sapeurs Pompiers de Saint-Julien - et Joseph Louis Auguste Folliet - né à Beaumont - du lieutenant Joseph André Pierre Babuty - né à Ambilly et neveu d'un maire d'Arthaz Pont Notre Dame - du sous-lieutenant Jean François Tagand - natif de Neydens et graveur sur boîtier de montres en Suisse.

Le bataillon se forme à Thonon le 16 août 1870. Il était prévu à l'origine qu'il soit caserné à Saint-Julien mais l'absence de logements pour la troupe et les officiers d'une part, l'inexistence de terrains de manœuvres d'autre part, avaient entraîné un changement de lieu en faveur de Thonon. Le 26 septembre 1870, après une instruction aussi rapide que sommaire, les huit cent quatre-vingt-dix-neuf sous-officiers et gardes du 3^e bataillon, encadrés par vingt-cinq officiers, quittent Thonon pour Annecy, atteint le 28 septembre. Le 29, le bataillon, embarqué sur un train, se dirige sur Vesoul (Haute-Saône) où il débarque le 30. Après quelques péripéties en Haute-Saône, les Haut-Savoyards atteignent Besançon le 14 octobre d'où, le lendemain, ils repartent en train direction Langres (Haute-Marne). Ils y retrouvent les deux autres bataillons de la Garde nationale mobile de Haute Savoie mais chaque bataillon manœuvre indépendamment des deux autres.

Les Prussiens étant annoncés venant des Vosges et de la Haute-Saône en direction de Langres, le général commandant

supérieur de la place de Langres, le 25 octobre 1870 au soir, donne l'ordre au 3^e bataillon d'aller dès le lendemain prendre position à Montigny-le-Roi, à 22 kilomètres au nord-est de Langres. La mission du bataillon est d'entreprendre, sous la direction du Génie, « des travaux de défense aux abords des routes venant de Neufchâteau, Lamarche et Bourbonne ». Le 26 en fin de matinée les Haut-Savoyards, sous le commandement du chef de bataillon Bastian, quittent leurs cantonnements de Langres et prennent la direction de Montigny-le-Roi. La marche est rendue pénible par un vent « infernal » et « un déluge de pluie et de grêle ». Trempé et harassé le 3^e bataillon de la Garde nationale mobile de Haute-Savoie atteint Montigny en fin d'après midi. La troupe et les officiers sont logés chez les habitants, fort surpris et étonnés de voir des Savoyards et de les entendre « parler français avec un accent très curieux ».

Montigny-le-Roi, ancienne place forte royale, situé sur le bord d'un plateau, domine la haute vallée de la Meuse et contrôle les voies de communication venant du nord et de l'est. Depuis plus d'une semaine de forts vents d'ouest, violents parfois, soufflent sur la région. Le 26 octobre un ouragan a même provoqué de sérieux dégâts non loin de là, à Martigny les Bains (Vosges).

La journée du 27 est consacrée à l'installation du bataillon. Le seul hôtel de Montigny, le Lion d'Or, est affecté au cercle des officiers. Dès le 28 octobre au matin un peu plus de deux cents gardes nationaux entament la série de travaux demandés : creusement de tranchées, abattage d'arbres pour la construction d'obstacles, coupures de routes et de chemins, préparation de retranchements. Pendant que terrassiers et bûcherons savoyards travaillent sous la pluie et dans le vent, le reste du bataillon se consacre aux gardes, à l'exercice et à la théorie. Au grand dam du commandant Bastian les cafés du village ne désemplissent pas.

Pendant ce temps là à Paris

Depuis le 4 septembre la République a été proclamée, les Chambres dissoutes, et les députés de Paris, sous la présidence du Gouverneur militaire de Paris, le général Trochu, se sont érigés en Gouvernement

de la Défense nationale. Arrivées sous les murs de Paris le 17 septembre 1870, les armées prussiennes ceinturent entièrement la capitale. Les sorties n'étant plus possibles et les communications avec le reste de la France devenues extrêmement compliquées, il a été décidé d'essayer les sorties par ballon. Deux tentatives infructueuses du « National » et de « l'Union » les 20 et 21 septembre 1870 ne découragent pas le directeur général des Postes, M. Rampont, de poursuivre le projet.

Dès le mois d'octobre, alors que l'étau prussien se resserre de plus en plus sur Paris, une fabrique de ballons s'installe dans ce qui s'appelait alors la gare d'Orléans, devenue gare d'Austerlitz. La Compagnie des aéroliers y assemble des ballons du modèle « normal de l'administration », c'est-à-dire d'un volume compris entre 2000 et 2045 m³ et pouvant prendre un chargement utile de 700 kilos. Le coût de ces ballons est de 5500 Francs l'unité, soit approximativement 3500 €. L'envol de Gambetta le 7 octobre sur le ballon « Armand Barbès » popularise les ballons et rend plus évident leur utilité. D'autant plus que, le 7 octobre, trois ballons, transportant sept passagers, trente-six pigeons voyageurs et 170 kilos de dépêches, ont quitté Paris avec succès.

En fonction du temps les départs de ballons se succèdent : deux le 12 octobre, deux le 14, 2 le 16, un les 17, 18, 19, 22 et 25, de nouveau deux ballons le 27 octobre. Depuis le 19 des vents d'ouest assez violents, entre 60 et 100 km/h, soufflent sur Paris. Le 28 il n'est pas possible d'envoyer un ballon mais le directeur général des Postes veut essayer d'en envoyer un le 29. Il écrit donc le 28 octobre au Gouverneur militaire de Paris :

« Monsieur le Gouverneur,

J'ai l'honneur de vous informer qu'un ballon partira demain samedi 29 octobre. Les plis urgents seront reçus à l'Hôtel des Postes jusqu'à 10 h. 30 du matin. L'ascension aura lieu à la gare du Nord vers 11 h. 30.... »

L'aéronaute désigné pour ce vol est Victor Ferdinand Gilles, un ancien marin, mécanicien de métier, surnommé pour les uns « le commerçant », pour les autres « le

négociant ». Le ballon affecté au vol s'appelle « Colonel Charras », du nom de l'officier républicain exilé en 1852 et mort en Suisse en 1865. A 11 h 30 tout est en ordre pour le départ : l'aérolier est à son poste, le ballon gonflé, les six sacs de courrier de 60 kilos chaque sont à bord de même que six pigeons voyageurs.

Un gros portefeuille de dépêches officielles est confié à l'aérolier qui aura pour mission de les remettre à la Délégation de Tours. Parmi les messages se trouvent celui annonçant la victoire des francs-tireurs de la Seine au Bourget le 28 octobre, et donc la nouvelle du déblocage de Paris vers le nord.

On attend le passager prévu, un certain M. de Calonne, qui tarde à paraître. Tant et si bien qu'un peu avant midi, le passager n'étant pas venu, on charge le lest : 5 000 exemplaires du Journal officiel et on rajoute deux sacs de courrier portant ainsi à 480 kilos la charge postale du ballon, record absolu du siège de Paris. A midi les aides au sol lâchent le ballon qui s'élève au dessus de la gare du Nord puis, tout en montant dans le ciel parisien jusqu'à 3 000 mètres, est rapidement poussé par les forts vents d'ouest vers l'est de la France.

A Montigny-le-Roi

Ce 29 octobre à Montigny-le-Roi, non seulement le vent souffle de l'ouest en puissantes rafales, mais également la pluie ne cesse de tomber. Tous les chemins sont devenus boueux et glissants. La journée s'étire tristement à l'étude de la théorie pour la majorité des Haut-Savoyards et en travaux pénibles pour les quelques deux cents affectés aux tâches de bûcheronnage et de terrassement.

Le commandant Bastian, lors de son séjour à Paris comme capitaine aux voltigeurs de la Garde impériale de 1866 à 1870, avait plusieurs fois vu des ballons manœuvrer au château de Saint-Cloud et aux Tuileries. C'est lui qui, dans le journal du 3^e bataillon, raconte la suite :

« Déjà 5 heures du soir avaient sonné, la nuit arrivait, lorsque des gendarmes et des gens de la localité vinrent prévenir notre commandant qu'un ballon monté venait de tomber dans la plaine de Montigny, à 1 kilomètre environ de distance. Nos officiers étaient au cercle, sur le point de dîner.

N'importe, la plupart se levèrent et suivirent notre commandant ; un certain nombre de mobiles de volonté vinrent aussi, et la petite troupe, forte d'environ cinquante hommes, se mit bravement en route, à la recherche du ballon. Mais la nuit était complètement venue, la pluie tombait toujours drue et serrée, et nous n'avions qu'une seule lanterne pour éclairer notre marche...

Aussi Dieu sait dans quels chemins détremés et glissants, dans quelles prairies regorgeant de l'eau qui depuis huit jours n'avait cessé de tomber, plus d'un d'entre nous s'enfonça jusqu'aux genoux ; cette recherche incertaine dura plus d'une heure ; l'obscurité était telle que l'on n'apercevait rien à vingt-cinq pas devant soi ; on avait beau héler l'aéronaute, personne ne répondait. Quelques-uns, ma foi, perdirent courage et remontèrent à Montigny, furieux d'avoir été dérangés si mal à propos : du moins ils le croyaient.

Mais les autres y mirent plus de persévérance et vers les 7 h $\frac{1}{4}$ du soir se trouvèrent à 15 mètres au-dessous du ballon qui, depuis une demi-heure, traînait terre sans pouvoir aborder. S'atteler une vingtaine, sous la conduite d'un de nos officiers, à une corde lancée par l'aéronaute et forcer le ballon à toucher terre fut l'affaire de quelques minutes.

L'aéronaute, un certain M. Gilles, de Paris (pas le caricaturiste), fut hissé hors de sa nacelle, moulu et brisé, et les sacs de dépêches dont il était porteur enlevés en même temps que lui ; on s'arrêta un quart d'heure à une ferme située près de l'endroit où était tombé le ballon, puis on effectua sa rentrée à Montigny vers les 8 h $\frac{1}{4}$ du soir avec l'aéronaute, un petit sac de dépêches à l'adresse du gouvernement de Tours et six pigeons voyageurs dont il ne devait jamais se séparer.

On fit fête à l'aéronaute invité à la table de notre commandant à l'Hôtel du Lion d'Or. Il repartit le lendemain même pour aller à Langres, puis de là à Dijon et à Tours, emportant toujours avec lui son petit sac de dépêches gouvernementales et ses six pigeons. Quant à son ballon dégonflé, le Colonel Charras, il fut tout simplement transporté à petites journées à Dijon sur une voiture »

Cette version originale de l'atterrissage mouvementé de Gilles à Montigny-le-Roi contredit les lénifiantes versions de son voyage, notamment celle de Victor Debuchy dans son livre Les Ballons du siège de Paris, (Editions France Empire, Paris, 1973) La force du vent était telle que le ballon a volé de Paris à Montigny-le-Roi à une vitesse moyenne de 60 km/h. Le récit du chef de bataillon Bastian se trouve, du reste, confirmé par les données météorologiques de l'époque.

Qu'est devenu le lest puisque à son arrivée le Colonel Charras n'en a plus ? Ainsi qu'il était prévu, le lest, composé de journaux, a été jeté au fur et à mesure du trajet au dessus de gros bourgs et de petites villes, apportant ainsi des nouvelles de la capitale aux populations de province. Où le ballon a-t-il atterri ? Vraisemblablement le Colonel Charras a touché terre en contrebas de Montigny, non loin de l'actuelle autoroute A 31 qui relie Dijon à Nancy. Le commandant Bastian parle, en effet, d'officiers qui remontent à Montigny et de gendarmes venant lui signaler le passage d'un ballon. Le Colonel Charras, en fin de course, a survolé à basse altitude Montigny puis a plongé dans la vallée de la Meuse.

Qu'est devenu le courrier ? Une partie a été acheminée sur Chaumont non encore occupé par les Prussiens, une autre partie est allée à Langres, une dernière a été acheminée à Tours avec Victor Ferdinand Gilles et ses pigeons voyageurs. Le ballon, quant à lui, va à Dijon, puis de là est expédié à Tours et enfin à Lyon : il ne servira plus. Pour ce vol réussi Gilles sera décoré de la Médaille militaire le 17 octobre 1872.

Quant aux traces laissées par ce ballon monté ? Aucune trace ne demeure ni en Haute-Savoie, ni en Haute-Marne. Les philatélistes haut-savoyards ignorent totalement cette histoire. Peut-être rechercheront-ils maintenant les ballons montés « Colonel Charras » avec plus de soin ? Les habitants de Montigny-le-Roi n'ont jamais entendu parler du ballon monté et n'ont rien gardé de la présence des Haut-Savoyards dans leurs murs.

Même les deux tombes des deux gardes mobiles savoyards morts à Montigny en 1870 ont aujourd'hui disparu.

Didier Dutailly

Sources et bibliographie sommaire :

Service Historique de Défense (Terre) :

- Journal de la campagne 1870-1871 du 3^{ème} bataillon de la Garde Nationale Mobile de Haute Savoie (Lq 10)

- Correspondances diverses et notes sur les ballons du siège (Li 28)

L'Echo du Salève (fin octobre 1870 à avril 1871) : Journal du 3^{ème} bataillon du 26 septembre 1870 au 18 février 1871

Georges BRUNEL, Les ballons du siège de Paris (1870-1871) E. Strauss, Paris, 1933

G. de CLERVAL, Les Ballons pendant le siège de Paris, récit de 60 voyages aériens, Watelier, Paris, 1871

ICARE :

n° 56, 1971, 1870-1871, Volume 1, Les ballons du siège de Paris, la poste aérienne

n° 77, 1976, 1870-1871, Volume 2, Les aéroliers aux armées, la science, la presse, les dirigeables

François MALLET, Les Aéronautes et les colombophiles du siège de Paris, Louis Vivien, Paris, 1909

LE CHÊNE QUI A VU COMBATTRE LES GROGNARDS DE NAPOLÉON

Quatre fois centenaire, 35 mètres de haut, 7,5 m de circonférence, ce chêne situé sur la propriété de Mme Jacqueline Torche, en bordure de la route de Bossenaz, sur la commune d'Archamps, vient de rejoindre le club très fermé des huit arbres remarquables que compte le département de la Haute-Savoie (un châtaignier à Lugrin, des tilleuls datant du 15^e siècle à Samoëns, Douvaine et Féternes, des Séquoias à Annecy, un ginkgo biloba à Vétraz Monthoux et le chêne d'Archamps). L'association française « Arbres » (www.arbres.org) a récemment décerné son label à ce chêne qui cache sous son écorce des éclats de boulets de canon datant de 1814 ! Déjà classé auprès du ministère de la Culture depuis 1984, cet arbre vénérable fut en effet le témoin direct des combats sanglants qui opposèrent Français et Autrichiens sur les pentes d'Archamps en février 1814.

A l'époque, Napoléon Bonaparte est engagé dans la campagne de France. Il abdiquera sans condition le 6 avril 1814 et sera exilé sur l'île d'Elbe le 20 avril de la même année. En ce début d'année, l'état major de l'armée de Lyon, commandé par le maréchal Augéau, lance une contre offensive pour reprendre Genève aux Autrichiens. Tandis que le gros de la troupe, formé majoritairement de « Marie-Louise », ces jeunes conscrits appelés ainsi en mémoire de l'impératrice qui a signé le décret de conscription, marche sur le Jura, 3 500 soldats, commandés par les généraux Marchand et Dessaix, font route vers la Savoie et reprennent aux Autrichiens Chambéry puis Annecy. La marche en avant victorieuse se poursuit dans les jours qui suivent avec la prise du pont de la Caille et de Coponnex.

Le 27 février 1814, le général Serrant est envoyé en reconnaissance avec 1 200 hommes et trois canons pour évaluer les lignes de défense proches de Genève. Sans trop de difficultés, les grognards délogent les Autrichiens de Pomier, du Châble et de Neydens. Ayant effectué sa mission, le général Serrant s'apprête à rebrousser chemin lorsqu'il entend une canonnade au loin. Croyant que Dessaix a déclenché son offensive sur Genève – alors qu'en réalité il s'agit du général Bardet qui attaque la garnison du fort l'Ecluse – il avance avec ses hommes et tombe sur un fort parti autrichien au cœur d'Archamps. C'est au cours de ces combats d'une violence inouïe qui durent toute la journée qu'un boulet vint se figer dans le fameux chêne déjà deux fois centenaire. Au prix de lourdes pertes, le général Serrant et ses hommes parviendront néanmoins à se dégager en soirée pour regagner Cruseilles.

Quelques jours plus tard, le 1^{er} mars 1814, les grognards commandés par les généraux Marchand et Dessaix lanceront une attaque victorieuse contre les Autrichiens installés à Saint-Julien-en-Genève mais, comme disait l'écrivain Rudyard Kipling, ceci est une autre histoire...

Dominique Ernst

Le cinquantenaire des traités de Rome – qui sera marqué par l'exposition et les conférences aux ADHS citées plus haut – nous procure l'occasion de rappeler que la biographie tout à fait remarquable :

Louis Armand, le Savoyard du siècle

écrite par Josette Buzaré et qui rappelle le rôle important de celui-ci dans l'élaboration de ces traités, est toujours disponible à La Salévienne qui en a fait un tirage très important.

N'hésitez pas à faire la promotion de ce très bel ouvrage.

Rédaction

Dominique Bouverat, François Déprez, Didier Dutailly, Philippe Duret, Dominique Ernst, John Fox, Gérard Lepère, Claude Mégevand, André Palluel-Guillard.

Responsable de la publication : Marielle Déprez.

Pour tout renseignement ou adhésion, contacter **LA SALÉVIENNE** – 4 ancienne route d'Annecy - 74160 SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS

Téléphone : 04 50 52 25 59 - *Fax* : 04 50 35 63 16

Courriels : la-salevienne@wanadoo.fr (*président*) - Megevandcerise@aol.com (*administration*)

Site Internet : <http://www.la-salevienne.org>